Document generated on 07/12/2025 3:10 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Un travail d'orfèvre

David Dorais

Number 127, Fall 2016

Ponctuation : signe que les mots ne peuvent pas tout dire

URI: https://id.erudit.org/iderudit/82733ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dorais, D. (2016). Un travail d'orfèvre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (127), 13–15.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Un travail d'orfèvre

David Dorais

Jean-François Camerlingue possédait l'ambition des écrivains monumentaux. De même que Victor Hugo avait voulu être Chateaubriand, et de même que Victor-Lévy Beaulieu avait voulu être Victor Hugo, Jean-François entendait non pas devenir le VLB de sa génération, mais, bien mieux, condenser dans son œuvre la force fécondante des Voltaire, Dickens, Tolstoï et autres créateurs colossaux. Assimilant tout ce que la haute littérature lui offrait, il se voyait comme un titan rabelaisien se nourrissant des victuailles que ses prédécesseurs avaient apportées à la table des plus grands esprits.

Il avait pour principe cette idée selon laquelle le style commence là où l'on s'exclame : « Je n'aurais pas écrit cela ainsi ! » Mais tandis que d'aucuns auraient pu interpréter cette idée comme une incitation à rompre les attaches et à concevoir du neuf, de l'original, de l'inouï, Jean-François y voyait un aiguillon qui le poussait à corriger ce que ses devanciers avaient raté. Demeurer dans les limites du connu, mais cultiver de plus beaux plants. Car si quelques auteurs avaient produit des ouvrages irréprochables, combien d'autres avaient eu de brillantes inspirations, mais les avaient traitées de lamentable façon ? Comme le disait Jean-François : ils avaient travaillé tout croche. Le jeune scribe s'était donc confié la tâche impérieuse de réécrire certaines œuvres telles qu'elles auraient dû exister.

Prenez *Hamlet*. Oui, une histoire de fantôme et de vengeance, c'est bien. Mais que de scènes mal fichues ! Notre rénovateur des choses passées s'est chargé de rendre plus tragiques les rencontres de Hamlet avec ses deux amis Rosencrantz et Guildenstern, et plus comiques les entretiens entre le jeune prince et son aimée Ophélie. Certains extraits chez Shakespeare manquent de grandeur, d'autres découlent d'un pitoyable désir d'épater la galerie. Le travail a

été accablant, mais, une fois celui-ci accompli, Jean-François a considéré qu'il s'était montré à la hauteur de la mission confiée par l'Art.

Après le parachèvement de *Hamlet*, une double révélation s'est produite chez Jean-François, révélation qui a bouleversé le cours de son destin. De un, il s'est juré d'abandonner les œuvres en langue étrangère, car s'y attaquer revenait à corriger une traduction ou l'autre, non la source originale, le germe séminal, l'*Urtext*. De deux, il s'est rendu compte qu'il pouvait modifier des passages plus courts que ceux qui avaient retenu son attention jusque-là. Inutile de semer son talent aux quatre vents et de le diluer dans des épisodes abominablement longs. Notre parangon des lettres s'est penché sur le cas de Racine, dont il a remplacé onze mots dans *Phèdre*. Et quels mots ! Par exemple, à l'acte III, scène 2, quand Phèdre demande à sa suivante Œnone : « De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé ? » Jean-François a plutôt écrit : « De quoi viens-tu flatter mon *espoir* désolé ? » *Esprit*, quel vocable terne et vide… Mais *espoir*, n'était-ce pas plein d'allant et d'optimisme ? Et quand cet espoir est désolé, comme dans la réplique de Racine, quelle chute, quel abattement, quel effondrement !

À sa mère qui lui reprochait de « faire juste des niaiseries », Jean-François a rétorqué, dans un pamphlet incendiaire, que « changer un terme, cela équivaut à changer une œuvre ». Certains termes, a-t-il insisté, constituaient des pierres d'angle, des clefs de voûte, ils soutenaient l'édifice entier. S'ils étaient friables, le malheur ! Mais s'ils étaient solides… Leur aura englobait les mots voisins, toute la page, des pages complètes, tel un luminaire éclairant une cathédrale ! Les grands auteurs ne disaient-ils pas, à l'unanimité, que chaque mot comptait ? Un mot mal choisi, et c'était comme un trou dans une toge impériale, comme une tache de vin sur le visage d'une princesse, comme une Aphrodite qui boitait. Du plagiat, ce qu'il faisait ? Du travail de paresseux ? Plutôt un sacerdoce ! L'acharnement qu'il fallait pour parcourir sans sourciller ces steppes de papier ! Le flair pour

repérer les vocables fautifs ! L'ingéniosité pour leur trouver un éclatant substitut ! Le livre, après l'intervention de Jean-François, devenait sien. Lui, et personne d'autre, avait eu l'idée de ces commutations. L'œuvre se voyait radicalement transfigurée.

Récemment, Jean-François s'est colleté avec une entreprise plus audacieuse encore. Il a réécrit *Madame Bovary*, dont le style lui paraissait aberrant. Ainsi, après avoir longuement réfléchi, après avoir scrupuleusement étudié, jaugé, remplacé, enlevé, remis, il a décidé d'éliminer deux virgules, de changer un point-virgule en deux-points et de transformer deux points d'exclamation en points finaux. Le résultat est stupéfiant ! L'œuvre de Jean-François Camerlingue possède une profondeur que celle de Flaubert ne laissait pas soupçonner. Les transitions se révèlent plus souples ; la composition, plus rigoureuse ; l'émotion, plus contenue quand la convenance l'impose, plus bouleversante quand le contexte le réclame. Notre jeune prodige sait qu'il a écrit là son chef-d'œuvre. Voilà un livre dont la postérité chantera les louanges, un trésor de virtuosité, un classique, pour tout dire, qui aura été fignolé sous toutes ses coutures, jusqu'à la moindre virgule.